



XVI^{EME} SIECLE

A REHABILITATION DE LA MUSE : LA PLEIADE

Brusquement, entre 1546 et 1550, un groupe de jeunes esprits eut la révélation de la beauté littéraire. Révélation qui leur fit donnée par la connaissance directe des chefs-d'œuvre de la poésie grecque, de certains poètes latins. Aucun des artistes du moyen âge ne semblait avoir eu l'intuition que pour réaliser le beau, on pouvait se référer à un corps de doctrine, à un système plus ou moins cohérent. *La Pléiade* marque à cet égard un moment capital : celui où l'art cesse d'être soumis aux hasards de l'inspiration individuelle, rompt avec le vain travail des rhétoriciens, cherche à prendre conscience de ses principes, à élever ses regards bien au-delà de l'horizon contemporain et à forger, encore maladroitement le cadre propre de ses lois, le cadre de ses propres lois. On avait des recettes, ils vont donner des principes.

Le premier, le plus grand en tous les cas le plus franchement clamé, c'est le caractère sacré, presque divin, du poète, en quoi ils renouent avec les doctrines de l'Antiquité grecque. Le génie poétique est un don divin, et il ne doit pas être gâché par la maladresse de l'exécution. Le métier de poète acquiert une noblesse nouvelle. Un nouvel idéal apparaît : il faut faire en France ce que les Latins ont fait à Rome. Et ce que le poète doit prendre aux Anciens c'est d'abord la notion de « genre ». Du Bellay le premier a vu que l'inspiration ne pouvait être un phénomène isolé, indépendant. C'est le genre qui donne à l'inspiration sa hauteur, sa grandeur, sa force. Les rondeaux, ballades, virelais... Et il faut un style nouveau : « comparaisons et descriptions, ce sont « les nerfs et les tendons de la Muse ». Et enfin, il faut une langue, et cette langue, ce peut être le français, largement capable de rivaliser avec le latin.

Pour Ronsard, la poésie est un sacerdoce. Du Bellay invoque constamment la Muse à qui il a voué six ans de sa vie,¹ Dès 1549, se trouve posé l'idéal du poète mage que Hugo imposera à nouveau en 1839, dans *Fonction du poète*, et l'idéal, contradictoire en apparence, opposé en fait au premier après 1850, du poète homme de métier, travaillant assidûment, en bon ouvrier, la matière littéraire, que prôneront Gautier dans *l'Art* et Banville dans le *Saut du Tremplin* ».

Toute l'histoire de la littérature à compter de ce moment oscille depuis entre deux idolâtries, entre deux erreurs également désastreuses et fécondes : le seul culte de l'art, dont Flaubert ou Mallarmé ont subi la fascination, « momie aux bandelettes précieuses, poussiéreuse et doucement rayonnante »², et l'écriture à corps perdu, dans la combustion de l'amour, dont les romantiques ont nourri le culte en réanimant les théories de l'enthousiasme.

La muse héritée de la pléiade est une muse ardente, qui a certes l'imagination, la fougue mais qui a manqué aussi de prudence : surabondance, bavardage, et surtout imprécision dans la syntaxe ou le vocabulaire, tout cela rend cette poésie encore de nos jours un peu fatigante. Sauf peut-être celle de Charles d'Orléans, précise, le pied léger, un charme incomparable, mais il était fils de roi, et il avait du temps dans sa prison.

¹ Les Antiquités de Rome

² Lestringant (F.), *La confession d'un enfant du siècle*, Alfred de Musset, Paris, Librairie générale, 2003.

CORPUS

Texte 1 **Du Bellay, *Les Regrets. Adresse à Monsieur d'Avanson***

A Monsieur D'Avanson Conseiller du Roy en son privé conseil
Si je n'ai plus la faveur de la Muse,
Et si mes vers se trouvent imparfaits,
Le lieu, le temps, l'âge où je les ai faits,
Et mes ennuis leur serviront d'excuse.
J'étais à Rome au milieu de la guerre,
Sortant déjà de l'âge plus dispos,
A mes travaux cherchant quelque repos,
Non pour louange ou pour faveur acquerre.
Ainsi voit-on celui qui sur la plaine
Pique le bœuf, ou travaille au rampart,
Se réjouir, et d'un vers fait sans art
S'évertuer au travail de sa peine.
Celui aussi qui dessus la galère
Fait écumer les flots à l'environ,
Ses tristes chants accorde à l'aviron,
Pour éprouver la rame plus légère.
On dit qu'Achille en remâchant son ire
De tels plaisirs souloit s'entretenir,
Pour adoucir le triste souvenir
De sa maîtresse, aux fredons de sa lyre.
Ainsi flattait le regret de la sienne
Perdue hélas pour la seconde fois,
Cil qui jadis aux rochers et aux bois
Faisait ouïr sa harpe Thracienne.
La Muse ainsi me fait sur ce rivage,
Où je languis banni de ma maison,
Passer l'ennui de la triste saison,
Seule compagne à mon si long voyage.
La Muse seule au milieu des alarmes
Est assurée, et ne pâlit de peur,
La Muse seule au milieu du labeur
Flatte la peine, et dessèche les larmes.
D'elle je tiens le repos et la vie,
D'elle j'apprends à n'être ambitieux,
D'elle je tiens les saints présents des Dieux,
Et le mépris de fortune, et d'envie.
Aussi sait-elle, ayant dès mon enfance
Toujours guidé le cours de mon plaisir,
Que le devoir, non l'avare désir,
Si longuement me tient loin de la France.
Je voudrais bien (car pour suivre la Muse
J'ay sur mon dos chargé la pauvreté)
Ne m'être au trac des neuf sœurs arrêté,
Pour aller voir la source de Méduse.
Mais que ferai-je à fin d'échapper d'elles ?
Leur chant flatteur a trompé mes esprits,
Et les appâts auxquels elles m'ont pris,
D'un doux lien ont englué mes aîles.

Non autrement que d'une douce force
D'Ulysse étaient les compagnons liés,
Et sans penser aux travaux oubliés
Aimaient le fruit qui leur servait d'amorce.
Celui qui a de l'amoureux breuvage
Goûté malsain le poison doux-amer,
Connaît son mal, et contraint de l'aimer
Suit le lien qui le tient en servage.
Pour ce me plaîst la douce poésie,
Et le doux trait par qui je fus blessé :
Dès le berceau la Muse m'a laissé
Cet aiguillon dedans la fantaisie.
Je suis content qu'on appelle folie
De nos esprits la sainte deité,
Mais ce n'est pas sans quelque utilité,
Que telle erreur si doucement nous lie.
Elle éblouit les yeux de la pensée
Pour quelquefois ne voir notre malheur,
Et d'un doux charme enchante la douleur
Dont nuit et jour notre âme est offensée.
Ainsi encor' la vineuse prêtresse,
Qui de ses cris l'odeur va remplissant,
Ne sent le coup du thyrses la blessant,
Et je ne sens le malheur qui me presse.
Quelqu'un dira, de quoi servent ces plaintes ?
Comme de l'arbre on voit naître le fruit,
Ainsi les fruits que la douleur produit,
Sont les soupirs et les larmes non feintes.
De quelque mal un chacun se lamente,
Mais les moyens de plaindre sont divers :
J'ai, quant à moy, choisi celui des vers
Pour desaignir l'ennui qui me tourmente.
Et c'est pourquoi d'une douce satire
Entremêlant les épines aux fleurs,
Pour ne fâcher le monde de mes pleurs,
J'apprête ici le plus souvent à rire.
Or si mes vers méritent qu'on les loue,
Ou qu'on les blâme, à vous seul entre tous
Je m'en rapporte ici, car c'est à vous,
A vous Seigneur, à qui seul je les voue
(...)

Texte 2 Ronsard *Hymne de l'automne*
Ronsard et la Muse (Les quatre saisons de l'an-1563)

Je n'avais pas quinze ans que les monts et les bois
Et les eaux me plaisaient plus que la Cour des Rois,
Et les noires forêts en feuillage voûtées,
Et du bec des oiseaux les roches picorées;
Une vallée, un antre en horreur obscurci,
Un désert effroyable était tout mon souci,
Afin de voir au soir les Nymphes et les Fées
Danser dessous la Lune en cote par les prés,

Fantastique d'esprit, et de voir les Sylvains
Etre boucs par les pieds, et hommes par les mains,
Et porter sur le front des cornes en la sorte
Qu'un agnelet de quatre mois les porte.
J'allais après la danse, et craintif je pressais
Mes pas dedans le trac des Nymphes, et pensais
Que pour mettre mon pied en leur trace poudreuse
J'aurais incontinent l'âme plus généreuse,
Ainsi que l'Ascréan qui gravement sonna
Quand l'une des neuf Soeurs du laurier lui donna.
Or je ne fus trompé de ma jeune entreprise:
Car le gentille Euterpe ayant ma dextre prise,
Pour m'ôter le mortel, par neuf mois me lava
De l'eau d'une fontaine où peu de monde va,
Me charma par neuf fois, puis, d'une bouche enflée
Ayant dessus mon chef son haleine soufflée,
Me hérissa le poil de crainte et de fureur,
Et me remplit le coeur d'ingénieuse erreur,
En me disant ainsi: "Puisque tu veux nous suivre,
Heureux après la mort nous te ferons revivre
Par longue renommée, et ton los(louange, gloire) ennobli
Accablé du tombeau n'ira point en oubli.
Tu seras du vulgaire appelé frénétique,
Insensé, furieux, farouche, fantastique,
Maussade, malplaisant, car le peuple médit
De celui qui de moeurs aux siennes contredit.
Mais courage, Ronsard! les plus doctes poètes,
Les sibylles, devins, augures et prophètes,
Hués, sifflés, moqués des peuples ont été,
Et toutefois, Ronsard, ils disaient vérité.
N'espère d'amasser de grands biens en ce monde:
Une forêt, un pré, une montagne, une onde
Sera ton héritage, et seras plus heureux
que ceux qui vont cachant tant de trésors chez eux.
Tu n'auras point de peur qu'un Roi, de sa tempête,
Te vienne en moins d'un jour escarbouiller la tête
Ou confisquer tes biens, mais, tout paisible et coi,
Tu vivras dans les bois pour la Muse et pour toi."
Ainsi disait la nymphe, et de là je vins être
Disciple de Dorat, qui longtemps fut mon maître;
M'apprit la poésie, et me montra comment
On doit feindre et cacher les fables proprement,
Et à bien déguiser la vérité des choses
D'un fabuleux manteau dont elles sont encloses.
J'appris en son école à immortaliser
Les hommes que je veux célébrer et priser,
Leur donnant de mes biens, ainsi que je te donne
Pour présent immortel l'Hymne de cet Automne.

Hymne de l'automne
Ronsard et la Muse(Les quatre saisons de l'an-1563)